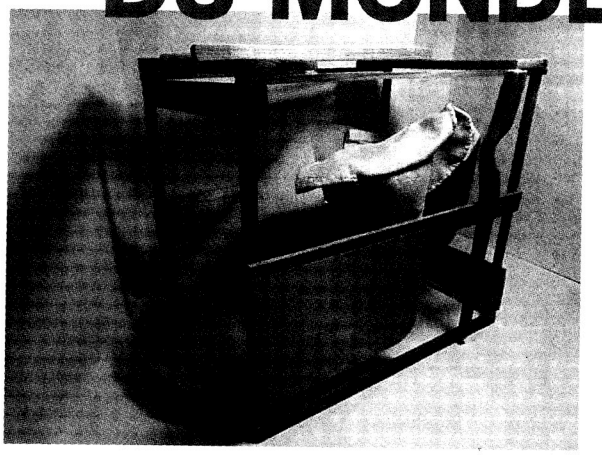
DES CHOSES GLISSÉES HORS DU MONDE

La galerie les Drapiers à Liège accueillera en mai prochain une exposition personnelle de PIERRE GERARD (°1966; vit et travaille à Liège). Elle sera l'occasion de découvrir des objets et des peintures produits à divers moments de la carrière de l'artiste, longue déjà de plus de vingt années.



PIERRE GERARD
EMPRUNTÉ À LA TRANSPARENCE D'UNE FORÊT SANS ROSE
LES DRAPIERS
68 RUE HORS CHÂTEAU
4000 LIÈGE
WWW.LESDRAPIERS.BE
DU 11.05 AU 22.06.19

Pierre Gerard, *équipement bois (contre-pied)* (2008-2019).
Bois divers, cuir et toile blanche cousus, plaque de zinc, soulier peint, vis, 33,5 x 19,3 x 24,6 cm.
© l'artiste

Plus connues sont ses pièces que l'on pourrait dire sculpturales, soit des petites architectures qui n'excèdent pas quelques dizaines de centimètres en leurs trois dimensions. Composées de corps naturels récoltés çà et là (bois, végétaux, pierre, etc.) auxquels s'ajoutent des éléments en carton, plâtre, cuir etc., ces structures prennent le plus souvent place dans un réceptacle fait de bois, de verre ou de plastique. Elles s'offrent telles des petites boîtes de curiosité dans lesquelles s'agencent, selon une savante économie, des objets aux formes singulières dont l'identité reste souvent incertaine. Les opérations de transformation et de fragmentation que l'artiste fait subir aux choses récoltées interdisent en effet le plus souvent que le spectateur puisse déterminer la nature de ce qu'il a sous les yeux, en dépit pourtant du sentiment de familiarité qu'il éprouve à leur vue. Distraits de leur contexte d'origine pour être remobilisés au voisinage d'autres, les éléments voient leur sens et les sensations qu'ils libèrent modifiés. L'expérience à laquelle conduisent ces œuvres est celle d'une défamiliarisation vis-à-vis du monde quotidien qui nous est momentanément donné à voir sous un jour tel qu'on ne l'y reconnaît plus.

À cet égard, le travail de Pierre Gerard n'est pas sans rappeler certaines des stratégies déployées naguère par les artistes surréalistes, capables de rendre inquiétant ou merveilleux le quotidien le plus banal. Il en est une singulièrement dont l'évocation semble ici pertinente : les artistes surréalistes étaient fascinés par ces instants de vacillement de la conscience durant lesquels la réalité est perçue non pour elle-même mais bien comme sa *représentation,* soit ces moments où la chose vue se tient, incertaine, entre l'animé et l'inanimé, entre le réel et l'artificiel, etc., et dont le rêve et le seuil du réveil offraient à leurs yeux les moments privilégiés de l'expérience. D'où la curiosité passionnée des surréalistes pour les phénomènes de mimétisme dans la nature, les mannequins ou les scènes de théâtre.

Le rapprochement avec le travail de Pierre Gerard n'est, pensons-nous, pas abusif, qui exploite abondamment les propriétés automorphes des matériaux naturels aussi bien que la "mise en boîte"[1] qui instaure une petite scène de théâtre à l'intérieur de laquelle le monde se trouve inhabituellement transformé et mis à une étrange distance. C'est le cas par exemple d'*équipement bois (contre-pied)* (2008–2019), pièce précieuse faite d'un cadre de bois composé de fragments assemblés, à l'intérieur duquel se donnent à contempler les tournoiements d'un morceau de cuir échappé d'une chaussure désormais hors d'usage et animée d'une vie propre.

Sous ses dehors discrets et humbles, le travail de Pierre Gerard trouve à s'inscrire au fil d'autres traditions encore. L'artiste a récemment produit une série de peintures monochromes de moyen format. Sur d'épaisses feuilles de carton aux encoignures arrondies apparaissent d'élégants aplats, mêmement arrondis, exécutés à la peinture à l'huile, additionnée de cire d'abeille, appliquée en plusieurs couches qui leur confèrent une texture veloutée. Loin pourtant de répondre à la forme de leur support (ainsi qu'il en alla longtemps pour les tenants d'une pureté picturale débarrassée de toute nécessité extrinsèque à leur art), le galbe souple des aplats répond moins à quelque contrainte interne à l'art de peindre qu'aux profils de lattes d'architectes qui ont en réalité servi à leur dessin. Des années auparavant, Gerard s'était déjà servi d'objets du quotidien dont il détourait partie des bords pour réaliser des compositions abstraites. Aux confins donc d'une abstraction la plus rigoureuse en apparence, ré-émerge la figure de Marcel Duchamp supposée avoir liquidé (entre autres choses) la subjectivité du créateur et l'exigence de plaisir esthétique par la réquisition de l'objet tout fait. Loin donc de devoir tenir ces deux traditions pour incompatibles, force est de voir dans le travail de Pierre Gerard l'un des lieux de leur possible réconciliation, où la réquisition d'éléments naturels et d'objets tout faits le dispute à leur sélection esthétique et leur agencement plastique sur un mode intuitif.

Pour conclure, si toutes ces références apparaissent impertinentes, il semble pourtant séduisant de postuler la conscience — et donc la réflexivité —de leur mobilisation par l'artiste. C'est ce que semble confirmer une autre série de peintures. Réalisées à l'huile sur carton, elles figurent des images "volées" elles aussi. Traitées dans des seules tonalités de gris, elles sont campées en un style réaliste affecté d'un effet de "flouté" dans lequel se devine un travail de réflexion sur les images, leur matière, leurs modes de circulation ou leurs modalités de vision. Que le flou soit le résultat de la transcription picturale de photographies prises par l'artiste de son écran de télévision, ou qu'il renvoie aux récents traitements numériques des images, il signale la volonté d'examiner et d'enregistrer les effets que ces modes populaires ou actuels de circulation et de traitement des images exercent sur un médium traditionnel comme celui de la peinture, aussi bien, sans doute, que la volonté de tester la validité préservée de cette dernière face à ces nouvelles conditions d'existence. De même, l'emprunt d'images à la culture visuelle envisagée dans une acception large (de l'histoire de l'art au cinéma en passant par Internet) indique la conviction que l'image n'existe jamais seule, mais prise toujours à l'intérieur d'une constellation visuelle infinie dans laquelle elle ne cesse de puiser et se confronter pour pouvoir émerger.

Anaël Lejeune

1 À laquelle pas même ses peintures ne dérogent.

Frugale décantation

L'artiste entretient un rapport au temps que l'on aurait pu nommer éloge de la lenteur. Mais ce n'est pas tant cela qu'une nécessité de laisser reposer le travail en cours pour y revenir plus tard, avec un regard frais. La peinture surtout lui fait poser cette question : comment ne pas se soumettre à l'expertise d'une technique acquise au fil des ans ? L'artiste à besoin de redécouvrir son médium à chaque fois qu'il commence une nouvelle peinture. C'est de cette manière qu'est né, non pas un goût pour la lenteur, mais une décantation nécessaire pour se débarrasser de ses habitus. Cela ne veut pas dire que chaque peinture, sculpture ou pièce sonore est fondamentalement différentes, que l'artiste renouvelle sans cesse ses sujets et change constamment de techniques, au contraire il y a une continuité qui est assez évidente dans son travail, voire une permanence. Il s'agit à la fois d'être dans une forme de constance, et en même temps de garder un esprit de découverte. C'est peut-être pour l'artiste, tenter à chaque fois de revenir à l'origine de sa pratique, aux premiers instants de ses premières créations. Certainement, c'est ce qui lui permet d'improviser, c'est-à-dire qu'à partir d'une même base, l'on peut faire émerger une multitude de possibilités. Et pour pouvoir continuer encore alors que cette base est maintenant constituée d'une longue pratique, l'artiste opère de longs silences.

Décortiquer le tumulte grondant de la mer et en extraire le rythme du bruit des vagues.

R.M.Rilke

Créer de longs silences entre chaque intervention pour laisser de la place à de nouvelles situations, se laisser guider par la peinture et les gestes posés, permettre à chaque élément de ses sculptures de trouver leur place, donner de l'espace aux sons et une plus grande amplitude à l'écoute. Des silences protecteurs qui permettent aux choses fragiles d'avoir une chance d'émerger à la surface de ce monde suralimenté de tout. Les silences ne sont donc pas là pour créer une esthétique minimaliste, mais bien retrouver cette fragilité des commencements. Et si rien n'est laissé au hasard, se permettre la plus grande liberté possible. Des silences qui sont une forme d'apnée qui isole l'artiste des tribulations de notre société pour entrer dans des formes méditatives.

Ludovic Demarche

Pierre Gerard
du 11 mai au 22 juin 2019.
Galerie « Les Drapiers »
68, rue Hors-Château
4000 Liège



Pierre Gérard, sans titre, coquillage de jardin, cône de carton, sable, bois divers, feutre, 21,5 x 16x 14, 2019.

Les trois axes artistiques de Pierre Gérard

En son solo en l'espace des Drapiers, le Liégeois illustre 20 ans de création en sculptures et peintures.

★★ **Pierre Gérard Emprunté à la transparence d'une forêt sans rose** *Art actuel*
Où Les Drapiers, 68 rue Hors-Château, 4000 Liège. www.lesdrapiers.be Quand Jusqu'au 23 juin. Du jeudi au samedi de 14h à 18h.

Très parcimonieux de ses expositions, Pierre Gérard (1966) a néanmoins plus d'une corde à son arc puisque créatif depuis les années nonante, il travaille la musique autant que les arts visuels. Côté musical, un album numérique "merle végétal" vient de sortir, disponible sur le site de l'artiste liégeois. Côté arts plastiques, il vient de participer à une exposition collective "We need to talk about paintings" en sa galerie bruxelloise LMNO et présente actuellement, sous le commissariat de Denise Biernaux, un solo dans l'espace d'art contemporain liégeois "Les Drapiers". Il y propose une sélection d'œuvres, sculptures/objets et peintures étalées dans le temps puisque datant de 2000 à 2019. Une expo qui se divise en trois sections, les peintures monochromes abstraites, les peintures figuratives ou "images volées", et les sculptures. Ces dernières témoignent d'une continuité de création dans l'assemblage et le recyclage dès lors que ces réalisations entre objet et mini-architecture, sont construites à l'aide de matériaux les plus divers, anodins souvent, trouvés et récupérés.

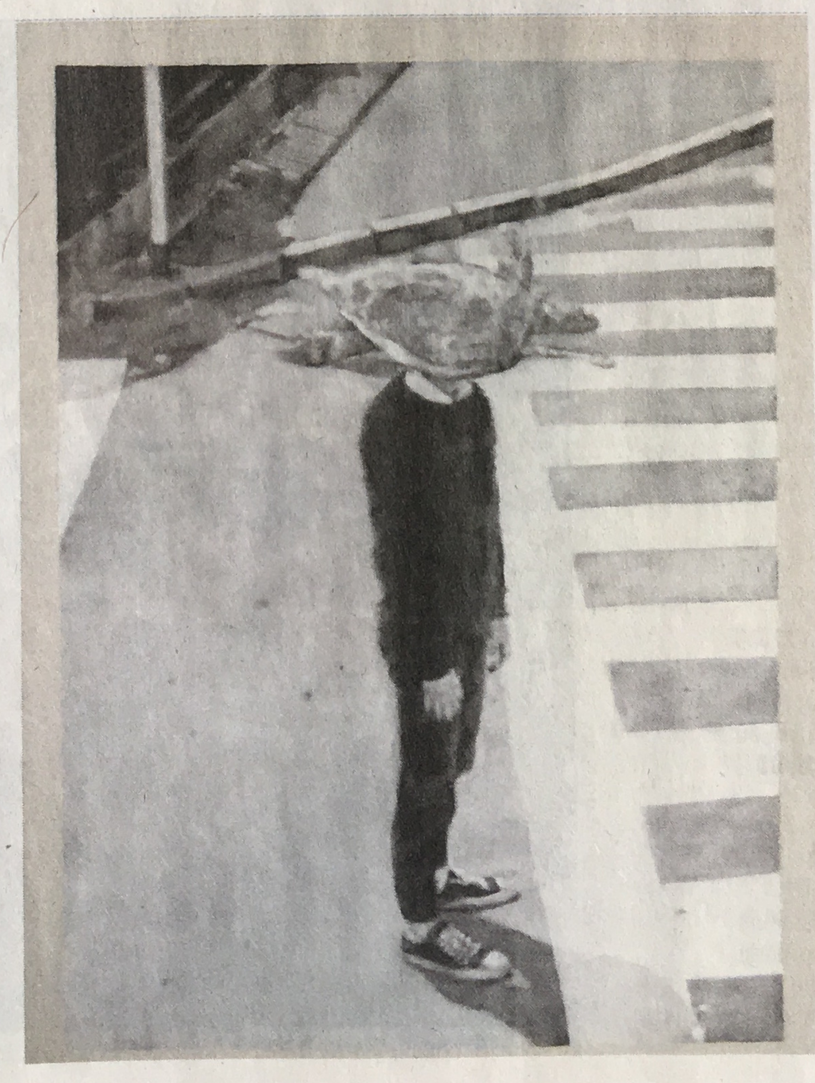
Ingéniosité poétique

Ces sculptures sont généralement de petites entités autonomes dont il n'est pas aisé de définir le caractère. C'est ce qui les rend attachantes car elles restent énigmatiques comme des petits secrets bien gardés qui font juste semblant de se livrer, mais n'en disent pas trop afin de conserver leur mystère. Il y a de l'ingéniosité et du bricolage dans l'air. Et surtout quelque chose d'insolite qu'en Belgique on pourrait appeler relent de surréalisme non orthodoxe. Des objets qui sont en fait des sujets à interpréter, à penser, à commenter selon l'imagination et les archives visuelles mentales de chacun. Esthétiquement gérés en tant qu'harmonies formelles, ces sculptures s'apparentent à des expressions poétiques libres comme le suggère le titre, tout aussi curieux, de cette exposition.

La part du pictural

Exécutées sur carton, autre support pauvre, les peintures monochromes positionnent une forme irrégulière, tracée au cordeau, peinte en une seule couleur avec ajout de cire d'abeille afin de rendre la matière plus dense. Ces motifs manifestent leur indépendance en se détachant du fond, une manière de se spatialiser et de se distinguer. Par ailleurs, l'exercice pictural se manifeste dans des reprises d'images existantes, traitées en nuances de gris telles des photographies un peu passées dont le sujet est susceptible d'interpeler car sorti de son contexte, il peut, comme les sculptures, appeler mille interprétations personnelles. Dans tous les cas, Pierre Gérard, sans avoir d'y toucher, sollicite très activement la participation créative du spectateur.

C. L.



Tête tortue (2 images volées), 2017, peinture à l'huile sur carton, 126 x 88 cm.

PIERRE GÉRARD